

JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes.

VOL. II

MONTREAL, SAMEDI, 7 MARS 1885.

No. 10

Le Journal du Dimanche

BOITE 2,029, BUREAU DE POSTE, MONTREAL.

ABONNEMENT : Un an, \$2 ; 6 mois, \$1 ; Le numéro, 5c.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

BUREAU : 25 rue Ste-Thérèse, coin de la rue St-Gabriel.

J. C. DANSEREAU, RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE.

CANADIENS, POURQUOI VOUS EXILER ?

À MON AMI L'HON. J. BLANCHET, S. P.

Si, l'automne venu, l'enfant de la Savoie
Descend de sa montagne, et prend la grande voie,
Quand sa mère lui dit : Dieu le veut, mon enfant :
C'est que le pain noir manque à la pauvre chaumière,
Et que, depuis longtemps, la gêne et la misère
Font sentir leur vide étouffant.

Quand le fils de l'Irlande abandonne son Ile,
Pour s'en aller, au loin, demander un asile
Où puissent battre en paix des cœurs libres et fiers :
C'est qu'il n'était pas né pour devenir esclave,
Né pour mourir au champ que le landlord entrave
De ses rentes et de ses fers.

Mais vous, Canadiens, pourquoi fuir la Patrie,
Et vous servir si tôt de cette idolâtrie,
Que le cœur a nommé le foyer paternel ?
Pouvez-vous oublier ce que votre âme y laisse ?
Et ne sentez-vous pas l'épine qui vous blesse
En quittant le nid maternel ?

L'été, quand le touriste aperçoit notre Fleuve,
Ses yeux sont éblouis, et son âme s'abreuve
Aux sublimes grandeurs qu'il voit se dérouler.
Il songe, dans son cœur, aux honneurs indicibles,
Que goûte l'habitant de ces plages paisibles,
Qu'aucuns bruits ne semblent troubler.

Il choisit, pour son rêve, une blanche chaumière,
Où, lourde de parfums, la rose balsamique,
Se mêle au vert houblon pour grimper aux creneaux ;
Où le gentil ruisseau s'endort dans son murmure,
En promenant son onde à travers la verdure,
Où chantent de grands chœurs d'oiseaux.

Vous les quittez, pourtant, ces édens qu'on admire,
Pour courir la fortune, et pour servir de mère
Au marchand qui vous donne un peu d'or pour du sang.
Vous engraissez son champ de vos sueurs fébriles,
Et vous ne rapportez que les germes stériles
D'un or qui souille votre flanc.

* *

Que vous êtes à plaindre, hélas ! ô jeunes filles,
Qui laissez, sans pleurer, vos prés et vos charmilles,
Pour aller vivre, au loin, au gré de vos desirs.
Vous la perdez bientôt cette belle innocence,
Que vos mères gardaient, comme un trésor immense,
Loin des appas des faux plaisirs.

Vous les foulez aux pieds vos augustes croyances,
Et vous ne vivez plus des saintes espérances
Qui surdoraient vos jours sous le clocher natal.
Toutes ces belles fleurs sont pour toujours fanées,
Et ne rendront jamais, des premières années,
Le parfum pur et virginal.

Qu'est-ce qui vous engage, et vous pousse sans cesse,
A promener ainsi votre blonde jeunesse,
A travers les écueils qui bordent le chemin ?
C'est le luxe et l'orgueil ; c'est la vanité folle ;
C'est l'attrait des plaisirs dont votre cœur raffole ;
C'est la toilette de demain.

* *

Vous, fils, vous n'avez plus de ce sang de vos pères,
Qui coulait rouge et chaud en face des misères
Qu'il fallait endurer au fond de la forêt.
Ils mangèrent du pain noir, mais ils étaient leurs maîtres ;
Désertant la patrie ? ils se seraient crus traitres :
L'amour du sol les enivrait.

Ah ! oui, vous rougissez d'endosser leur livrée,
Et de porter, comme eux, la bure vénérée
Sous laquelle battaient ces cœurs si douillets.
Il vous faut aujourd'hui des laines duvetueuses ;
Et pour vous procurer ces étoffes couteuses,
Vous allez servir des valets.

Comment vous traite-t-on ? Est-ce comme des hommes ?
Non ; on vous mène ainsi que des bêtes de sommes,
Qu'on attèle au matin, et qu'on détèle au soir.
C'est l'impôt des sueurs qu'il faut à ces satrapes :
On vous cote, aux Etats, comme de riches grappes,
Qu'on exprime sous le pressoir.

Que j'en ai vu, dans la foule que j'ai suivie,
De ces jeunes vieillards, redemander la vie
Au pauvre toit de chaume où leur père était né !
Mais il était trop tard. La sève était finie
Et l'arbre secouait en vain son agonie :
Les vents l'avaient déraciné.

Pourquoi vous exiler ? Elle est noble la tâche
Du hardi pionnier, qui fait servir sa hache
A rendre productif le sol de son pays.
Vous avez l'avenir au bout de vos cognées :
Faites à la forêt de fécondes saignées
La vie est là, sous l'abatis.

Nous possédons des bois, des mines, des richesses,
Qui valent beaucoup mieux que les fausses promesses
De cet or séducteur qu'on fait luire à vos yeux.
Vous vous plaignez, qu'aux champs la vie est parfois dure ;
Pourtant, souvent là-bas, vous couchez sur la dure,
Le long des grands chemins érayeux.

Dépensez, au pays, la moitié des fatigues
Dont vous êtes, ailleurs, les victimes prodigues ;
Et le pain du bon Dieu ne vous manquera pas.
Surtout, ne soyez plus, comme grives sur branche,
Toujours prêts à sauter sur la première planche
Où vous croyiez voir des appâts.

Croyez-moi, jeunes gens, allez ouvrir des terres !
Et bâtissez-vous, là, dans nos bois solitaires,
Des toits, pour ombrager, un jour, vos cheveux blancs.
On dort mieux que des rois sur la paille des chaumes ;
Et la fortune vient, quand on est économes.
Fils de colons, restez aux champs.

* *

O vous, qui dans l'exil, mes chers compatriotes,
Gardez, comme un dépôt, dans vos cœurs patriotes,
L'honneur pur et sacré du nom canadien !
Revenez vous asseoir à l'âtre qui pétille ;
Vous avez votre place au foyer de famille :
Vos cœurs n'y souffriront de rien.

ENVOI.

Cher ami, je sais, le cœur de la Patrie
Saigne depuis longtemps, blessé par la Furie
Qu'on appelle : Emigration.
La jeunesse affolée abandonne nos terres ;
Plus de deux millions ont passé les frontières :
C'est plus qu'une aberration !

Ah ! oui, si de tes pairs, j'avais les larges ailes,
Je les irais chercher ces pauvres hirondelles,
Qui ne peuvent trouver le chemin de leur nid.
Je leur rendrais leur ciel, leurs bois et leurs bocages ;
Et tous ces exilés, heureux sous leurs ombrages,
Garderaient à jamais, ce souvenir béni.

Sainte-Hénédiène, février 1885.

Dr A. MORISSET.

À NOS LECTEURS.

A la fin de l'année dernière nous avons promis
mer et monde à nos lecteurs. Eh bien ! nous tien-
drons parole. Nous ne leur donnerons pas la mer,
mais nous leur procurerons le monde, et ce qui est
encore mieux, un monde illustré.

Le *Journal du Dimanche* va donc, la semaine
prochaine, se transformer. Nous ne pourrons pas
dire qu'il va sortir de ce monde, où les plus belles
choses ont le pire destin. Au contraire, c'est qu'il
va résolument entrer dans le monde, vu qu'il va
se fusionner avec le *Monde Illustré*, journal plein
de sève, de vogue et de vie.

Comme les abonnés ne sont pas les mêmes nous
avons cru faire une grande économie en ne faisant
qu'une seule rédaction, qu'une seule composition
et qu'une seule administration pour les deux jour-
naux. En diminuant par ce moyen les dépenses
de moitié et en doublant les revenus, nous pour-
rions augmenter d'autant et même d'avantage l'at-
trait que tout lecteur cherche dans un journal.

Ainsi, la semaine prochaine, le *Journal du
Dimanche* sera le *Monde Illustré*. Le lecteur et
l'amateur ont tout à y gagner. Ils y trouveront
chaque semaine, des gravures magnifiques qui
rivalisent en perfection avec les meilleures illus-
trations françaises. Les lecteurs du *Journal du
Dimanche* y retrouveront leurs chroniqueurs, Maud